

2^e Année - N° 54.

Le numéro : 25 centimes

28 Octobre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

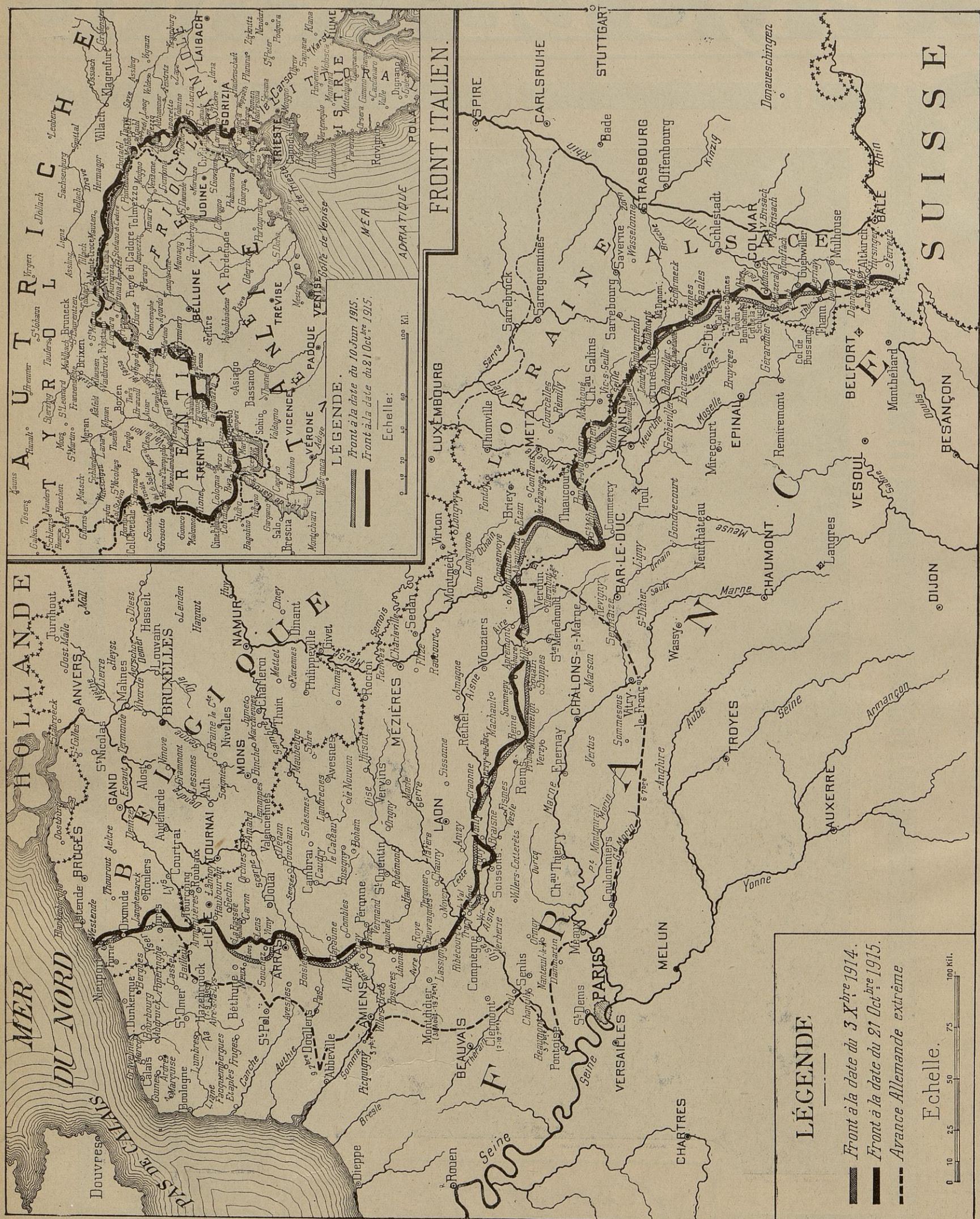
Abonnement pour la France....15 Frs

G. Dubois

Abonnement pour l'Etranger....

Édité par
Le Ma
2.4.
boulevard Pois
PAR

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 14 AU 21 OCTOBRE

LES Boches n'ont jamais brillé par l'imagination ; ils viennent de le prouver encore. « Les Anglais et les Français, se sont-ils dit, nous ont battus à plates coutures dans le Nord et en Champagne ; ce doit être des champs de bataille faciles ; si nous faisons comme eux. » Et ils ont attaqué les lignes anglaises vers Loos, les lignes françaises vers Souchez, puis encore les lignes françaises, en Champagne, à l'est de Reims. Partout ils ont subi des échecs sanglants, et ils ne comprennent plus. Car il sera dur de faire entrer dans leurs têtes carrées que les armées alliées leur sont maintenant supérieures en artillerie comme en infanterie et que c'est pour eux le commencement de la fin.

L'échec subi lors de la grande attaque du 8 octobre, au cours de laquelle ils avaient laissé plus de 8.000 morts sur le terrain, n'avait pas suffi aux Allemands ; ils ont attaqué, le 19, l'armée britannique entre Carrières et Hulluch ; après un violent bombardement, leur infanterie s'est avancée en terrain découvert ; mais elle a été aussitôt arrêtée par le feu combiné des fusils, des mitrailleuses et des canons anglais. Ses débris ont dû se réfugier dans les tranchées d'où elle était partie.

A la suite de cet insuccès, les Allemands essayèrent d'attaquer à coups de bombes : ils furent également repoussés.

Cependant nos alliés avaient sensiblement amélioré leur position du côté de la redoute Hohenzollern dont ils occupent la tranchée principale : une attaque menée par eux, au cours de laquelle ils employèrent, enfin ! des gaz et des fumées, les rendit maîtres d'un kilomètre de tranchées ennemis qu'ils évacuèrent ensuite, le feu de l'ennemi étant devenu par trop intense. Les Anglais ont enfoncé dans les lignes allemandes un coin dont la base a plus de sept kilomètres.

Sur nos positions qui touchent aux lignes anglaises, de Loos à Souchez et Givenchy, le bombardement réciproque a été violent pendant toute la semaine. Il a été coupé par des attaques répétées, les 15, 16 et 18 octobre, contre le bois en Hache que nous occupons ; le feu de notre artillerie a arrêté net les Allemands. Ce bois en Hache, ainsi nommé d'après sa forme, est situé le long du ruisseau de Souchez et couvre les pentes de l'éperon terminal de Notre-Dame-de-Lorette, à 2 kilomètres à l'est de La Chapelle. Débouchant du village d'Angres, qu'ils ont fortifié comme Souchez, les Allemands attaquèrent furieusement ; ils furent repoussés avec des pertes sévères.

Le bombardement ennemi ne put empêcher nos troupes d'élargir leurs positions dans le bois de Givenchy ni, plus au sud, d'enlever une forte barricade au sud-est de Neuville-Saint-Vaast. Notre progression, quoique ralenti, ne s'arrête pas un instant dans tout ce secteur.

En liaison avec les événements du front d'Artois, la canonnade fait rage en Santerre, avec Lihons pour centre. Presque tous les jours, les communiqués officiels ont signalé une violente lutte d'artillerie dans cette région, accompagnée souvent de combats à coups de bombes, de grenades et de torpilles ; mais il n'a pas encore été fait d'allusion à des attaques d'infanterie.

Entre l'Oise et l'Aisne, le duel d'artillerie a été aussi violent sur la partie du plateau étendue à l'est des bois qui continuent la forêt de Laigue, autour du hameau de Puisalaine, de la ferme de Quennevières et du plateau de Nouvron. La canonnade s'est poursuivie sur tous les bords de l'Aisne jusqu'à la ferme du Godat où l'on s'est battu à coups de grenades.

Sur le front de Champagne, d'Aubérive à Ville-sur-Tourbe, où nous avons remporté la brillante victoire de la fin septembre, les Allemands ont fait un effort, le 15 octobre, entre Aubérive et la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet. Ils ont dirigé un bombardement d'une telle violence que nous avons dû abandonner un tronçon des tranchées que nous avions

enlevées ; le terrain perdu, peu considérable, faisait saillant à notre aile gauche. Ce bombardement a continué jusqu'au 19, en se prolongeant à l'ouest vers Reims.

Le matin du 19, après avoir déversé en abondance sur nos lignes des obus suffocants, et s'être fait précéder par une nappe de gaz chlorés, les Allemands ont lancé contre nos positions, sur un front de dix kilomètres, entre Reims et Aubérive, du fort de la Pompelle à Prosnies, des effectifs très importants, plusieurs divisions ; malgré l'emploi de toute leur chimie, les Allemands ne parvinrent à prendre pied que dans un élément de tranchée de première ligne, d'où ils furent chassés par une énergique contre-attaque ; leurs pertes furent très lourdes.

Le lendemain, après un nouveau bombardement, ils revinrent à la charge avec tout leur arsenal de produits chimiques. A trois reprises, ils tentèrent de pénétrer dans nos positions : décimés par le feu de nos mitrailleuses et les rafales de notre artillerie, ils ne purent même atteindre notre réseau de fils de fer.

Cet échec, qui a coûté fort cher aux Allemands, met en relief le succès de notre offensive.

En Argonne, lutte habituelle avec engins de tranchées. L'activité a été assez soutenu en Lorraine, surtout autour de Reillon, entre le chemin de fer d'Avricourt et la Vezouse. Nous avons repris à l'ennemi les éléments de tranchées où il s'était maintenu depuis le 9 octobre ; il a eu beau contre-attaquer : non seulement il a été repoussé, mais nous avons encore gagné du terrain et fait une centaine de prisonniers. Depuis, les Allemands ont été arrêtés par nos tirs de barrage.

Aux Eparges, violent bombardement de l'artillerie ennemie auquel nos batteries ont rapidement mis fin.

En Alsace, les Allemands ont tenté un grand effort contre nos positions du Linge et de l'Hartmannswillerkopf, autrement dit le « Vieil-Armand ». Le 15, ils ont attaqué sur un front de cinq kilomètres, après avoir, comme d'habitude, lancé des obus asphyxiants et du pétrole enflammé : ils furent repoussés sur la presque totalité du front d'attaque et ne réussirent qu'à recouper les tranchées situées au sommet du « Vieil-Armand » ; ce ne fut pas pour longtemps, car le lendemain, ils étaient délogés et nous nous emparions d'un fortin qu'ils occupaient. Ils ne furent pas plus heureux au Schatzmaennle où leurs attaques furent repoussées.

Ainsi, du Nord aux Vosges, les Allemands, dans toutes leurs offensives, n'ont encaissé que des échecs.

En représailles du raid des zeppelins sur Londres et des attaques de villes ouvertes par les aéroplanes allemands, un groupe de nos avions a jeté, le 16, trente obus sur la ville de Trèves. Ça n'est là qu'une première leçon.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

L'armée italienne a remporté quelques brillants succès et poursuit son offensive méthodique.

Elle a pris de vive force la position de Pregasina, important point avancé du groupe fortifié de Riva, à l'ouest du lac de Garde, et s'est établie solidement sur les hauteurs qui dominent la vallée du Ledro. Ce succès a été complété par la prise de la cime de Palone qui commande l'embouchure de la vallée de Daone et la tête de la vallée de Ledro.

Sur le haut Cordevole, les Italiens se sont emparés de Sief, sur les pentes du Col-di-Lana.

Enfin sur le Carso, l'armée du général Cadorna a non seulement repoussé toutes les attaques autrichiennes mais a élargi ses positions dans le secteur du mont San-Michele.

LA GUERRE EN BELGIQUE



Le long de la route qui conduit de Nieuport à Saint-Georges il a fallu creuser un boyau assez profond pour aller jusqu'aux tranchées ; il serait trop dangereux de suivre la route qui est balayée par la mitraille ennemie ; l'aspect des maisons qui la bordent, maisons criblées d'obus, suffit à justifier toutes les mesures de précaution.



La petite ville de Saint-Georges a été complètement détruite ; des monceaux de ruines marquent l'emplacement des coquettes maisons qui s'élevaient sur ce coin de Belgique ; les Allemands ont passé et rien n'est resté debout ; ces débris de murs calcinés, auprès desquels songent deux soldats, sont les seuls vestiges de l'église de Saint-Georges.

LE GRENAUDIER MODERNE



A-t-il assez belle prestance notre grenadier de la guerre actuelle ! Ses devanciers formaient un corps spécial et leur nom fut donné aux magnifiques régiments de la Grande Armée. Le poilu d'aujourd'hui, qui lance sa grenade d'une main qui ne sait pas trembler, ne leur cède en rien pour la bravoure et l'histoire enregistrera son nom comme elle a gardé celui des grognards du premier Empire.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE⁽¹⁾

LES BATAILLES DE POLOGNE

par le Ct BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

L'AVANCE DES AUSTRO-ALLEMANDS

(Suite)

Plus au nord le groupe central du prince de Bavière avait marché avec rapidité ; il courrait pour ainsi dire sur les voies ferrées de Varsovie à Bielostok et de Varsovie à Siedlce, Turno, Tcheremkha. En effet, le 5 août, encore devant Varsovie, il avait atteint le 12 août la ligne transversale Ostrolenka, Malkin-Siedlce, le 15 le Bug, le 20 la Nurets et se trouvait vers le 25 aux abords de la nouvelle voie transversale ferrée Bielostok-Bielsk-Tcheremkha-Brest. C'était une avancée de 200 kilomètres en 20 jours soit une moyenne de marche de 10 kilomètres par jour. C'était énorme pour un groupe d'armées qui ne pouvait progresser qu'avec des combats journaliers.

Dans la partie nord de la zone des armées, des événements graves s'étaient également passés.

Tout d'abord sur la Narew, l'armée de von Scholtz avait remonté la Bobra, et s'était de nouveau attaquée à la forteresse d'Ossowiec que bombardait une puissante artillerie lourde.

La place forte de Nowo-Georgiewsk laissée en arrière par les Russes avait dû se résigner à capituler après des attaques répétées du général allemand von Beseler qui avait fait agir sur la forteresse des masses se ruant à l'assaut en dépit des pertes formidables qu'une telle tactique devait amener dans le combat. Nowo-Georgiewsk se rendit le 19 août. Une seule division (environ 25.000 hommes) fut faite prisonnière ; tout le reste, soit autant, était tombé glorieusement pour la défense du camp retranché. Nowo-Georgiewsk avait joué le rôle qui lui avait été affecté dans la bataille ; la forteresse avait tenu le temps nécessaire pour le repli des armées devant Varsovie ; sa mission avait été utile et glorieuse.

Mais plus au nord, sur le Niemen et en Courlande, les événements se précipitaient.

L'armée de von Eichorn avait attaqué Kovno. La place forte qui défend le Niemen inférieur avait résisté les 13 et 14 août à plusieurs assauts. Il était cependant nécessaire et même de première utilité à l'armée von Hindenburg pour pouvoir produire une attaque heureuse de s'emparer de Kovno, de marcher sur Vilna et ainsi de menacer la ligne de retraite de toutes les armées russes encore retenues sur le Bug. La prise de Kovno fut résolue.

Comme, une fois une chose décidée, rien ne coûte à l'ambition et à la ténacité germanines, les troupes allemandes de von Eichorn, aidées même d'une partie du corps de von Below, attaquèrent Kovno le 18 août. On sacrifia tout pour la prise immédiate de la forteresse. Les régiments furent lancés à l'assaut après le bombardement des forts. En vain fondaient leurs effectifs, la vague succédait à la vague !

On peut réussir avec de pareilles méthodes de guerre, dans des circonstances spéciales, mais on sait alors ce que coûte le succès. Les régiments allemands furent décimés. Les pertes furent formidables, Kovno fut prise le 18 août au soir après un assaut à la tombée de la nuit.

La perte de cette forteresse était très sérieuse pour les Russes ; autrement siéreuse que celles qui avaient eu lieu en juillet et août, Iwangorod, Varsovie, Nowo-Georgiewsk, c'étaient des points géographiques qui, par leur emplacement même, ne compromettaient pas la marche en retraite des armées russes.

Au fur et à mesure du recul, les forteresses russes avaient joué leur rôle. Sur la Vistule, sur la Narew, sur le Bug, leur rôle joué, les troupes allemandes contenues, arrêtées dans leur marche, elles n'avaient plus qu'à se laisser détruire, avant d'être livrées à l'ennemi ; elles avaient accompli leur mission dans la grande bataille. Mais Kovno prenait une toute autre importance ; c'était sur le flanc droit, presque sur les derrières de la ligne de défense des Russes qu'elle était placée. Elle maintenait inviolables les communications de l'arrière ; elle couvrait Vilna, le grand centre, la capitale de la Lituanie et surtout la voie centrale ferrée qui se dirigeait sur Pétrograd.

Il fallait le reconnaître, la perte de Kovno avait une très grande importance pour les Russes.

Cette perte arrivait du reste au moment où les troupes de von Below prononçaient leur mouvement offensif sur Vilkomir, menaçant donc directement au nord Vilna, et ayant tendance à se porter sur Dunabourg, sur la Duna. Pour accélérer ce mouvement d'attaque sur la ligne de Pétrograd, l'état-major allemand décida à ce moment un débarquement dans le golfe de Riga. La prise de Riga devait leur fournir une admirable base de concentration puisqu'elle aurait été à même d'être ravitaillée par la puissante flotte allemande, maîtresse à coup sûr de la Baltique.

Les opérations dans le golfe de Riga commencèrent vers le 20 août.

Ce golfe peu profond n'a d'accès dans la Baltique que par deux passes : l'une au nord, vers l'île de Worms, peu profonde (4 mètres) qui ne permet que le passage des bâtiments légers, l'autre au sud-ouest, en face de Pissen, entre la terre ferme et l'île d'Oesel. Là on trouve des fonds de 6 et 7 mètres. Les croiseurs peuvent la franchir.

Dès le 19 août des reconnaissances de ces passes coûtèrent à la flotte allemande des pertes sensibles en bâtiments coulés par les mines et la flottille cuirassée russe opérant dans le golfe de Riga, dont elle connaissait admirablement la disposition.

Le 20 un débarquement allemand fut tenté sur Pernau au nord-est du golfe ; il ne put aboutir. Des pertes sérieuses lui furent infligées. Les bateaux transportant les troupes furent coulés, plus de 1.000 hommes périrent.

L'échec était complet d'autant plus qu'une grave nouvelle était annoncée : le grand croiseur de bataille *Le Moltke*, de 23.000 tonnes, un des plus beaux et des plus récents cuirassés de la flotte allemande, avait été coulé dans la Baltique par un sous-marin anglais à l'entrée même de la passe de Pissen, au moment où il venait coopérer à l'action navale du golfe de Riga.

1 croiseur de bataille, 2 croiseurs, 8 torpilleurs coulés, tel avait été le résultat, pour les Allemands, de l'opération tentée dans le golfe de Riga.

Le projet d'attaque par l'extrême nord et la menace sur Pétrograd étaient pour le moins abandonnés.

Au 25 août, la situation générale semble donc se présenter de la façon suivante :

Du côté allemand. — La marche frontale a continué ; ils ont repoussé la ligne russe sur tout le Bug ; bien plus, Brest-Litowsk n'a pu être défendue ; la place est évacuée. De Bielostok à Bielsk, à Brest, c'est l'immense ligne d'attaque allemande qui se poursuit jusqu'au sud vers Kovel.

Sur la Narew, la Bobra, Ossowiec est tombée également ; l'armée von Scholtz occupe tout le front.

Une grande partie reste vide, en face du Niemen moyen, de Grodno à Kovno, devant les plaines marécageuses des Mazuries.

L'attaque nord a progressé, von Below marche sur Vilkomir, tourne Vilna par le nord, et amorce son mouvement sur Dunabourg.

Plus au nord, sur Riga, l'échec du débarquement sur Pernau a arrêté les opérations actives sur l'Aa.

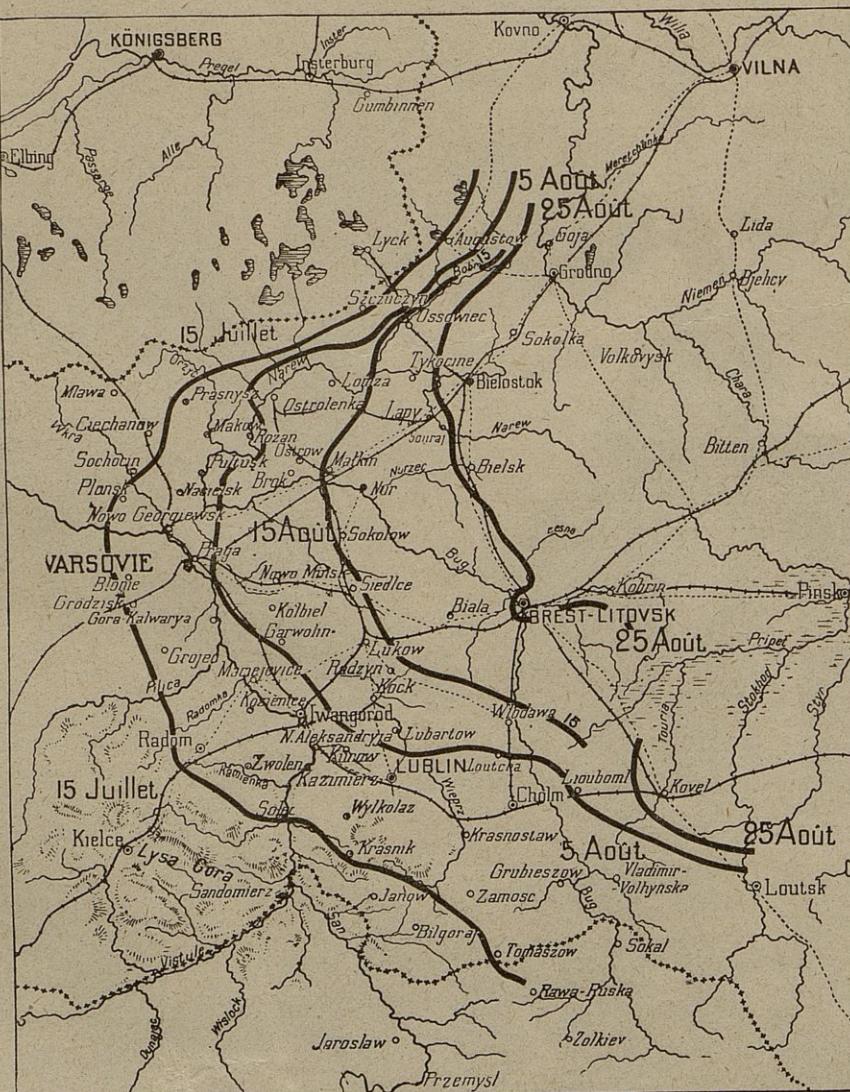
Du côté russe. — Le recul s'est fait méthodiquement ; ils ont abandonné la ligne de la Vistule en se couvrant par les places de Nowo-Georgiewk, Varsovie, Iwangorod.

Ils se sont repliés sur le Bug, remontant de Włodawa à Brest.

Leur droite a quitté la Narew, protégée par Ostrolenka, par Ossowiec ; ces places ont joué chacune leur rôle pour l'arrêt momentané de l'ennemi.

Ils ont ainsi gagné, sans se laisser entamer, la ligne de la Narew au Bug. Puis, poussés par l'attaque frontale et surtout menacés au nord par l'armée du maréchal von Hindenburg, les Russes ont alors quitté la ligne de la Bobra, de la Narew, de la Nurets, faisant un changement de front complet, leur gauche appuyée aux marais du Pripet et à la place de Brest Litowsk, leur front protégé par la grande forêt de Bielovieja. Leur droite remonte alors sur le Niemen, sur Grodno-Kovno.

Quand la poussée s'accentuera au nord, quand la place de Kovno prise par l'ennemi leur fera comprendre que sur leur extrême-droite le danger se prépare et qu'un nouvel encerclement se dessine par Vilna sur le Wilja, même sur la Duna, alors vers le 25 août les Russes commenceront le mouvement de repli de leur aile gauche ; ils retireront cette aile trop éloignée du théâtre du

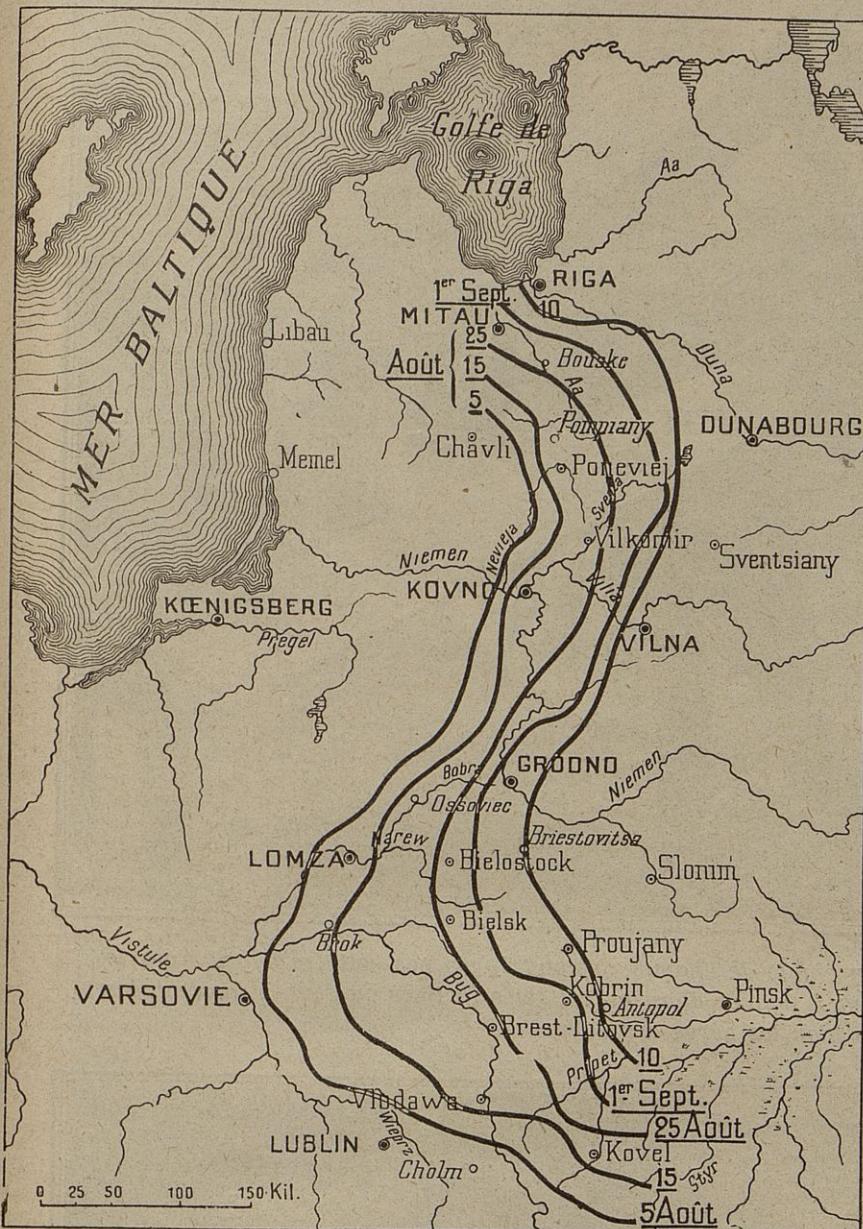


LIGNES SUCCESSIVES DE L'AVANCE DES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES
(15 juillet-25 août)

(1) Voir les nos 52 et 53 du *Pays de France* ; la première partie de la « CAMPAGNE DE RUSSIE » a paru dans les nos 35, 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Pays de France*.

front de bataille ; ils l'abriteront vers Kobrin, vers Prujany, derrière les marais du Pripet.

Admirable manœuvre, superbe mouvement tactique qui consistera à faire mouvoir une masse de plus de trois millions de soldats engagés sur toute la ligne, sans se laisser entamer nulle part, en combattant partout, en arrêtant partout la marche trop ardente de l'ennemi. Les Russes n'abandonneront le



CHANGEMENT DE FRONT DES ARMÉES RUSSES APRÈS L'ÉVACUATION DE VARSOVIE
(5 août-10 septembre)

terrain qu'après avoir fait perdre aux armées allemandes tellement de monde, qu'après leur avoir infligé de telles pertes, qu'on est en droit de se demander si malgré leur retraite, la victoire ne reste pas de leur côté.

Quand à notre époque, en 1915, on étudie la campagne militaire faite il y a un siècle déjà (1812) par le grand empereur, et quand on en lit les récits dans l'admirable ouvrage de Thiers, on reste étonné de retrouver chez nos alliés d'aujourd'hui les mêmes moyens de défense, les mêmes procédés pour le repliement de leurs armées vers l'intérieur du pays.

On est forcément troublé à la lecture des énormes diminutions d'effectifs, des pertes de toutes sortes que subissait alors l'armée de Napoléon dans sa marche en avant, au milieu de ces contrées désertiques.

Que ces réflexions soient pour nous, en ce moment, le gage d'un espoir vibrant, en pensant que l'avancée des armées allemandes dans l'intérieur de l'immense Russie amènera, comme en 1812, le commencement de la perte et de la destruction de l'armée envahissante.

Déjà après la guerre russo-japonaise, l'illustre général Nogi avait proclamé cette maxime : « La victoire appartiendra désormais à l'armée qui saura supporter le plus longtemps les souffrances et les privations. »

M. le lieutenant-colonel Rousset vient de répéter la parole du général japonais et l'applique à notre guerre actuelle :

« La victoire finale appartiendra sans conteste non pas à celui qui aura le plus de villes ou de territoires, mais à celui qui aura tenu le plus longtemps. Dans cette guerre si nouvelle par les procédés, les méthodes et les moyens mis en œuvre, elle est devenue une simple question de persévérance. »

Ces réflexions ne pouvaient qu'être agréables à rappeler au moment où nos alliés les Russes opéraient leur mouvement de retraite en combattant avec une ténacité, une opiniâtreté et une constance vraiment remarquables. Pas un seul jour depuis l'offensive générale austro-allemande, ils n'avaient désespérés. Obligés de reculer sous la pression formidable d'armées admirablement outillées, nos amis russes se repliaient sur leur vaste pays, disputant pied à pied le sol et livrant des combats tellement meurtriers, que les vainqueurs eux-mêmes restaient impressionnés devant ces hécatombes géantes qu'il fallait supporter pour refouler l'adversaire.

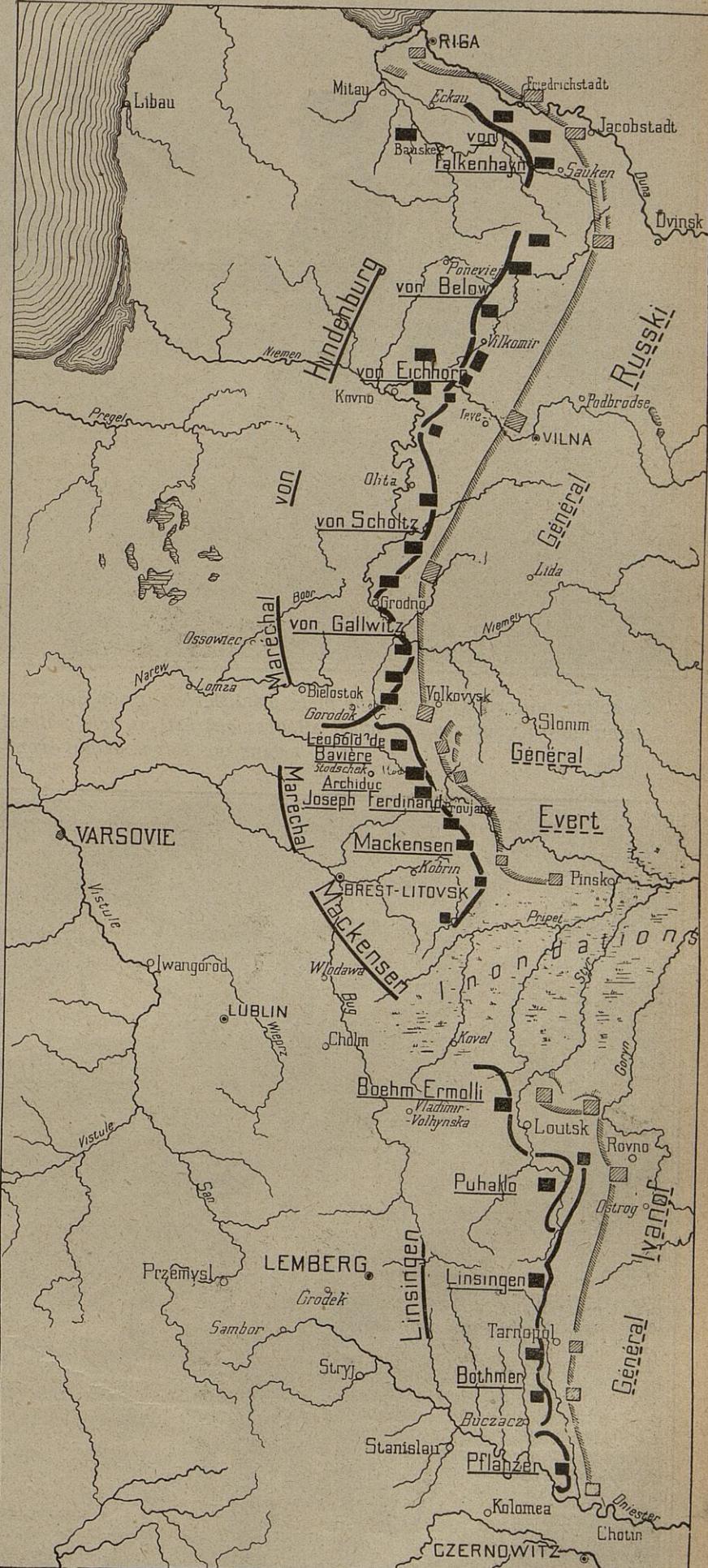
Après l'évacuation de Brest-Litovsk (25 août), l'armée russe qui jusqu'alors, appuyant son aile gauche à la forteresse, avait pivoté sur sa gauche et ramené son centre et sa droite en arrière vers Bielostok-Bielsk, — la grande forêt de Bielovieja, — va modifier son mouvement. Ce ne sera plus l'aile-droite qui deviendra l'aile de recul.

Le camp retranché de Brest-Litovsk a du reste joué son rôle ; il a permis aux armées russes du sud de se maintenir solidement sur la ligne du Bug

durant tout le mouvement d'évacuation des troupes du saillant de Varsovie. Actuellement l'aile gauche serait compromise et trop avancée. Par un mouvement inverse au précédent, cette aile gauche va devenir marchante, et pivotant sur l'aile droite, les armées russes de droite, s'appuyant sur Bielostok et la Narew, retireront leurs troupes du front du Bug à partir du 26-27 août.

Couvertes par la grande forêt de Bielovieja, elles se porteront rapidement en arrière, et le 1^{er} septembre nous voyons déjà la ligne russe se reformer vers Proujany au nord du Canal impérial du Pripet.

L'aile gauche a ainsi échappé au mouvement enveloppant tenté par Mackensen, et les corps d'armées de von Arz, s'écoulant sur la route de Brest à



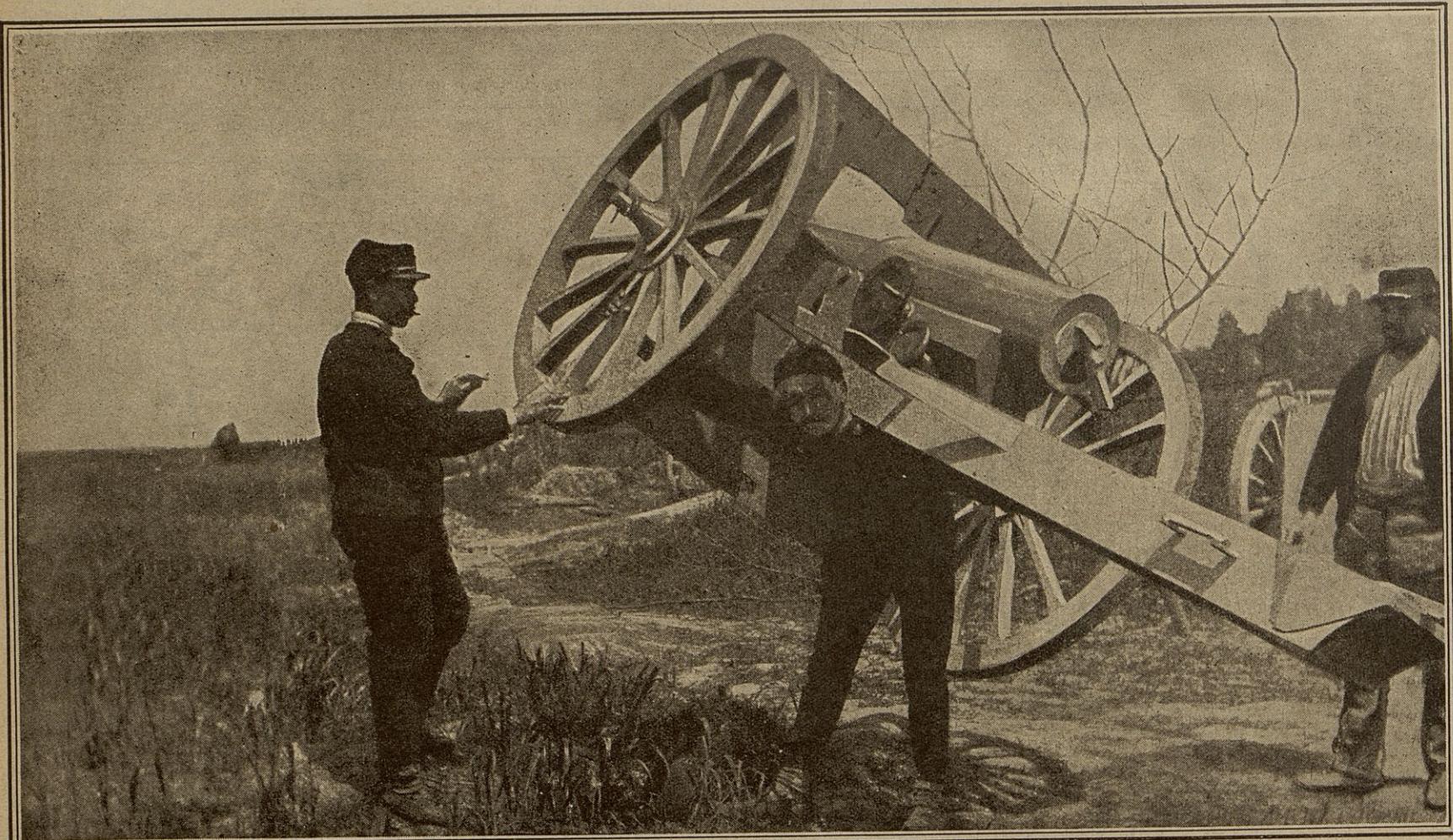
NOUVEAU GROUPEMENT DES ARMÉES BELLIGÉRANTES (10 septembre 1915)

Kobrin, ne peuvent que talonner les fortes arrières-gardes russes qui disputent pied à pied le terrain.

Ainsi, par des mouvements alternatifs de recul des deux ailes, la grande armée russe du centre a quitté ses positions de la Vistule et a échappé à tout encerclement.

(A suivre.)

EN PICARDIE



Ce solide gaillard qui porte une pièce d'artillerie sur son dos serait-il un émule de l'homme-canon ? Il n'a pas cette prétention car le canon de 75 qu'il soulève aussi allégrement est en bois ; il est destiné à figurer dans les batteries factices que l'on a disséminées dans nos lignes et qui trompent si bien les aéros ennemis.



L'église de Gury, dans l'Oise, a subi le sort commun des églises à portée des canons allemands ; les obus ont percé ses voûtes, brisé son humble autel, ravagé l'intérieur où les fidèles venaient prier ; des soldats essayent de mettre un peu d'ordre dans ce chaos en enlevant les débris qui encombrent le chœur.

LA CHASSE AUX AVIONS



Nos batteries imposent silence à l'artillerie ennemie dans les Hauts-de-Meuse ; aussi les taubes et les aviatiks viennent-ils souvent survoler nos lignes pour les repérer ; il leur en cuit ; car des mitrailleuses, bien dissimulées sous les frondaisons, sont montées sur des affûts spéciaux et « canardent » avec succès les pigeons boches.

LA " JOURNÉE DU POILU "



Le Clairon

LES CHANTS DU SOLDAT
par PAUL DÉROUÈDE



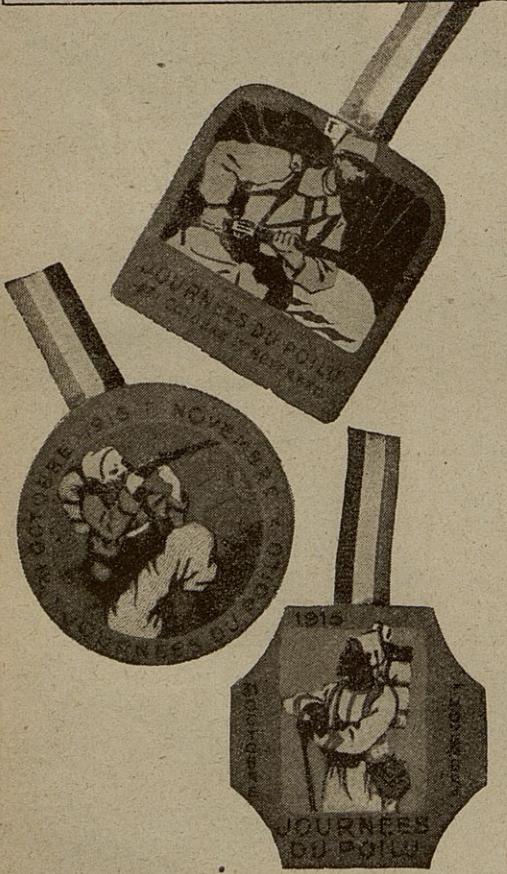
JOURNÉE DU POILU



Pour une petite récompense de commémoration, je vous prie

31 OCTOBRE
1^{er} NOVEMBRE
1915
ORGANISÉE PAR LE PARLEMENT

DEVAMREZ Imo. PARIS



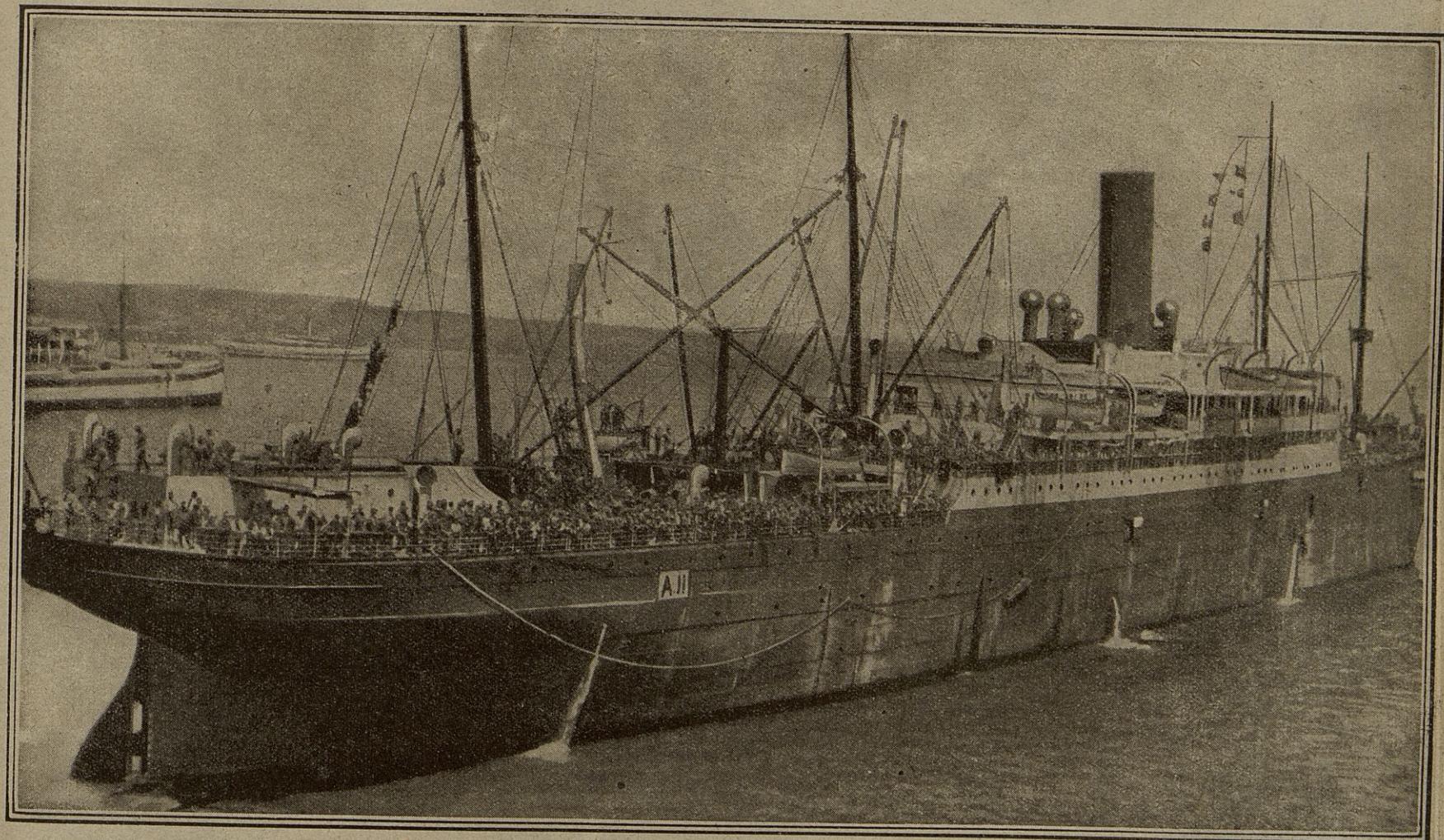
Sous la présidence d'honneur du Président de la République, des présidents des Chambres et le haut patronage des membres du gouvernement, un comité parlementaire, composé de sénateurs et de députés, a organisé une « Journée du Poilu » au profit des combattants. Elle devait avoir lieu primitivement le 31 octobre et le 1^{er} novembre ; sa date définitive a été fixée aux 25 et 26 décembre. Cependant les médailles sont en vente depuis le 16 octobre. Avec la médaille artistique d'Hippolyte Lefebvre on vendra des

cartes postales dessinées par nos meilleurs artistes ; nous donnons ici la reproduction du « Clairon », par Régamey, et de l'affiche de Jonas, éditée également en carte postale. Chaque carte postale portera un numéro qui donnera droit au tirage d'une tombola. Des insignes avec l'image des diverses armes seront également mis en vente. La journée est annoncée par des affiches de Poulbot et de Léandre ; nous reproduisons les délicieux gosses de Poulbot. Par une innovation heureuse le comité a intéressé directement les vendeuses à la réussite de la journée ; à chacune d'elles sera donnée une épingle de cravate ou une broche ; suivant le nombre de médailles vendues, le bijou sera en argent ou en or ; les épingles de cravate sont destinées aux « filleuls » que les vendeuses peuvent avoir dans les tranchées. Enfin un concours est organisé entre les vendeuses de Paris, les vendeuses de province, et les syndicats ; des médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze seront décernées à celles qui auront recueilli la plus forte recette. Les groupes parlementaires ont été saisis d'une proposition tendant à leur faire souscrire une somme de 200.000 francs à titre de contribution de la Chambre des députés à la « Journée du Poilu ». Le public répondra à tous ces efforts, à toutes ces initiatives avec le même empressement qu'il a mis à apporter son obole lors des journées similaires et tout fait espérer que la recette sera encore supérieure.

AUX DARDANELLES



Le débarquement des troupes se fait au moyen des canots du bord; remorqués par un petit vapeur dix canots, remplis de tommy-soldats joyeux, forment une grappe pittoresque sur ces flots de la mer Egée. L'opération du débarquement s'effectue en toute sécurité, en raison des mesures prises contre les sous-marins.



Malgré l'aide que la France et l'Angleterre portent à la Serbie la conquête de la presqu'île de Gallipoli n'est pas abandonnée ; des renforts sont amenés à chaque instant vers les Dardanelles. Voici un grand transport anglais chargé de troupes qui entre dans la baie de Moudros, l'une des bases des opérations des alliés.

LES SERBES RÉSISTENT A LA NOUVELLE AGGRESSION DES BULGARES

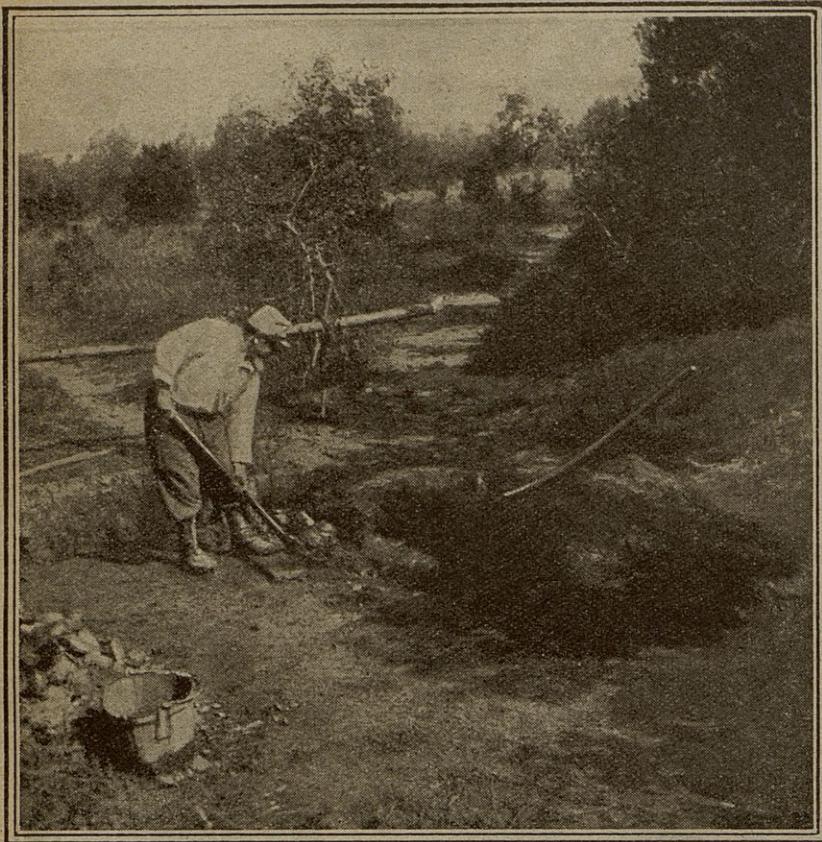


LEVEN X LEMONIER 15

Attaqué au nord par les Allemands et les Autrichiens, à l'est par les Bulgares aidés des Turcs, l'héroïque peuple serbe a juré de vaincre ou de mourir. Jeunes et vieux ont rejoint l'armée toujours vaillante et lors des premières rencontres les Bulgares ont été repoussés.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

LES MÉTIERS SUR LE FRONT



Aux divers métiers que la guerre a imposés à nos soldats et que nous avons déjà représentés il convient d'ajouter celui de briquetier. Voici un brave poilu qui creuse le sol pour enlever l'argile nécessaire à la fabrication des briques.



Après avoir été convenablement broyée et pétierie, l'argile est façonnée en briques ; sur un établi de fortune, un soldat lui donne la forme voulue. Puis un four improvisé assurera la cuisson de ces matériaux solides et légers.



Ges briques serviront à former les murs des baraquements en construction ; on voit ici des soldats-charpentiers équarrir les troncs des sapins qu'ils viennent de couper et éléver les cloisons que boucheront les briques faites par les camarades. Bientôt surgira un cantonnement entièrement construit par nos poilus.



Vue des Salles du Jeu de Paume, aux Tuileries, où est installée notre Exposition de "l'Art à la Guerre".

Notre Exposition de "l'Art à la Guerre"

TABLEAUX DE GLOIRE - TRAVAUX DE SOLDATS

Voici aujourd'hui huit jours qu'est ouverte l'Exposition de l'Art à la Guerre. On peut maintenant, après en avoir scruté tous les détails, la contempler dans son ensemble, d'un peu plus loin, avec quelque recul. On peut saisir, comprendre toute la valeur de la leçon qui s'en dégage, de la belle leçon d'héroïsme, de courage patient, de dignité, dont les effluves vivifiants sauront franchir ce cadre du « Jeu de Paume » pour se répandre sur le pays.

Cette demeure dans laquelle, momentanément, s'abritent les œuvres de notre armée, ce n'est pas seulement pour la distraction des amateurs ou l'amusement des badauds qu'elle est dressée. Tous ces objets qu'elle contient, ou puérils ou artistiques, ou touchants ou magnifiques, c'est un peu de l'âme de nos soldats qu'ils recèlent ; c'est un peu de leur puissance morale qu'ils lui ont confiée.

En un clair langage que comprennent tous ceux de notre race, ils nous disent la bonne humeur de nos chers Poilus, dans les tranchées, leur blague intarissable, leur spirituelle ironie, à laquelle la Mort elle-même, dont la faux les laisse indifférents, n'a pas su échapper. Au lieu de s'en effrayer, ils s'en servent, ils s'en amusent... Le crapouillot est une aubaine, la marmite est une fortune ! Quand, dans le bruit de ferraille d'une rame de métro en délire, surviennent les gros pruneaux d'en face, nul cœur ne se glace d'épouvante, et beaucoup se réjouissent. « Chouette ! v'là la matière première qui arrive ! Et pas de droits de douane à payer ! Décidément, la vie est belle !... » C'est un gosse de dix-huit ans, à la tête grosse comme un poing, enfoui dans la bourguignotte, qui dit cela. A l'avance il goûte la joie d'aller dénicicher — fût-ce dans les fils de fer ou sous les balles — les débris et la fusée ; il supplice les belles bagues à y tailler, l'anneau qu'il va envoyer à son amie, les souvenirs qu'il adressera à la famille... Et vous ne croyez pas qu'il est certain de vaincre, un pays qui a, qui n'a, que des enfants comme ceux-là ?

Voilà tout ce que dégage, quand on la contemple d'un peu loin et d'un peu haut, avec son cœur, cette Exposition de l'Art à la Guerre qu'a organisée aux Tuileries notre journal *Le Pays de France*. C'est bien l'âme de notre grand pays de France, grand de tous les lauriers que lui a tressés l'Histoire et de toute la gloire que lui ont tissée ses enfants, qu'elle nous montre et nous dépeint !

Dans la hâte d'un premier examen, dans la bousculade d'un vernissage officiel, dans la cohue du premier jour, j'avais réuni des notes rapides que j'ai, la semaine dernière, jetées sans ordre sous vos yeux. Depuis, lors, les visites successives ont pu s'exécuter plus à loisir, les observations ont pu se classer à leur place, et aux yeux des visiteurs, les objets exposés ont acquis leur réelle valeur. Tel, auprès duquel nous étions passés indifférents, révèle une qualité artistique incontestable ; cet autre, qui ne nous avait pas frappés au premier abord, nous arrête par le sentiment touchant qui a inspiré son auteur, ou par les circonstances tragiques dans lesquelles il l'a créé, tels ces

bijoux nés des ruines de la cathédrale martyre, fleurs d'art, d'ingéniosité, de sérénité, poussées dans les pierres ravagées...

Il faut, peu à peu, un à un, étudier chaque objet pour s'imprégner comme il convient de la magnifique leçon de choses que nous donne cette manifestation unique. A voir la foule recueillie qui se presse et lentement défile, on juge que le peuple de Paris, si fin, si subtil, si français, l'a parfaitement compris...

Pour plus de facilité et de clarté nous allons diviser notre étude en trois classes : les tableaux des soldats, leurs bibelots et bijoux de toutes sortes, et puis les toiles des grands maîtres.

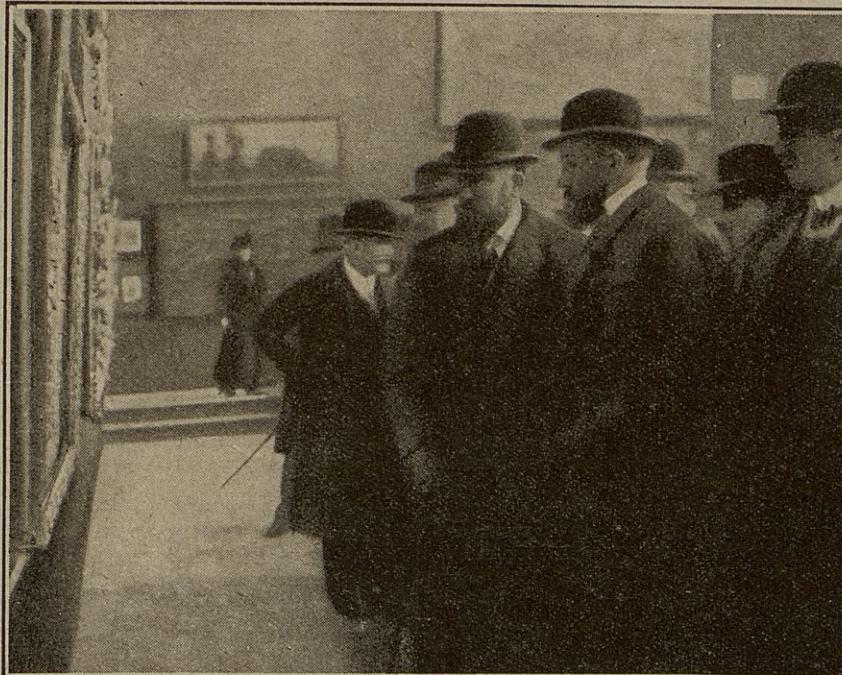
Les tableaux des Poilus, qu'on a surtout réunis dans les salles du premier étage, valent d'être étudiés en détail ; car c'est toute la vie de l'avant qu'ils nous dépeignent, cette vie étrange née subitement de la guerre, et qui va de la cagna confortable de l'arrière jusqu'au poste d'écoute taillé, à dix mètres des Boches attentifs, dans un trou de boue. Il y a de tout là dedans, comme sujet et comme art.

Voici un tableau d'une conception amusante et primitive représentant un artilleur, grandeur nature, l'auteur peint par lui-même, je pense. La conscience, la fidélité ne sauraient lui être contestées ! L'artiste, en effet, a poussé ces qualités jusqu'à fixer sur la toile des morceaux de ses propres vêtements ; son pantalon, ses jambières sont authentiques ! Patiemment il en a découpé et collé les morceaux !... Et puis, deux pas plus loin, voici des aquarelles d'un autre genre : ce sont des vues saisissantes des champs de bataille de l'Artois ou des Flandres. Avant la guerre, un Salon d'automne ou de printemps les aurait mises en valeur, en bonne place. Leur qualité artistique est réelle ; leurs auteurs en demandent jusqu'à 2.500 et 3.000 francs et elles les valent. Je vous cite ces chiffres pour vous montrer qu'il n'y a pas que le sentiment que nous y attachons qui donne à certains des objets exposés leur qualité et leur valeur.

La vie de l'avant, je vous le disais à l'instant, c'est elle qui court au long des cimaises, narrée avec talent parfois, avec fidélité toujours. Mieux que toutes les descriptions que vous en avez lues dans les journaux, ces quelques œuvres vous la diront. Voici un matin brumeux d'automne, dans les glaises des Flandres, au moment où les guetteurs s'ébrouent dans l'attente du « jus »

réconfortant et bénit. Puis, c'est un poste téléphonique d'une exactitude frappante, l'opérateur accroupi sur son plancher de rondins, dans son trou souterrain. Ce sont les brancardiers, remplissant leur pieux devoir dans un paysage dévasté qu'éclaire, sinistre et toute ronde, une lune rouge. Ce sont les *Fleurs pour les morts*, aquarelle inspirée par une pensée touchante. C'est le *Cantonnement*, l'*Attaque à la grenade*, le *Guetteur dans la tranchée*.

Voici quelques dessins d'une jolie tenue : les *Débris de la Tour Saint-Eloi*, auprès d'Arras ; l'*Aéroplane prisonnier ramené par les gourmiers*, qui anime



M. Albert DALIMIER, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts,
a inauguré notre Exposition le mercredi 20 octobre.

l'un des plus curieux contrastes enfantés par cette guerre étrange : ces enfants du désert aux longs burnous flottants, traînant de leur monture agile cet autre coursier tout paré d'ailes qu'une balle heureuse a brisé ! Le fils de Mahomet, à l'âme encore imbue des moeurs pastorales antiques, et le dernier produit de la science, le plus étonnant, le plus raffiné !...

Voilà *Une cuisine de zouaves sur le front Mareuil, Une Messe dans une cave à Mareuil.*

Là, c'est un autre ministre du culte, qui, aux pieds du Christ, dans Souchez ravagée, prononce des mots de paix et de bonté. Voilà le *Rêve*, l'*Offensive*, les *Adieux de la fiancée*, œuvres de quelque soldat sentimental et mystique, qui tout à l'heure, s'il le faut, chargera l'ennemi comme un brave. C'est *Un Champ de bataille un soir d'attaque*, d'une superbe tenue.

Plus loin, nous trouvons la *Cagna du colonel*, le *Bureau du vaguemestre* et puis *Notre Chambre à coucher*. C'est la 2^e compagnie, qui rentre d'une chaude affaire. C'est *l'Infirmerie*, le *Guet*, le *Pauvre copain*, *Une Attaque d'artillerie*, *Un Bon tireur*.

Et puis, traitées d'une autre manière, la *Corvée de soupe*, la *Soupe dans les tranchées*, *Paysage de guerre*, *Du feu*, *Des morts*, *Le Printemps dans le sainfoin en fleurs*, l'idylle à côté du grand drame !

Tout cela vient du front. Mais voici d'autres toiles plus émouvantes encore, s'il est possible, car elles viennent d'Allemagne. C'est au milieu des visages ennemis, parmi les gestes hostiles que les nôtres les ont tracées. C'est toute une série de dessins, donnant des types de prisonniers anglais, russes, belges. L'auteur a aussi silhouetté quelques-uns de ses gardiens allemands, et de ces œuvres délicates les lourdauds n'ont certes compris ni le mordant ni l'ironie. Il y a là des « feldwebel » hargneux et des « landwehr » bedonnants, à la panse lourde de bière. Ah ! ils n'en font pas autant, les leurs, dans les camps où on les parque, à Ouessant, à Belle-Isle ou ailleurs. Pour eux, il n'est qu'une distraction, qu'une minute vraiment heureuse, celle où arrive le paquet du pays, où, du papier graisseux, ils vont pouvoir sortir saucissons et charcuterie, où ils vont pouvoir manger : *Essen ; fressen...* En fait d'art, c'est ce qu'ils connaissent le mieux !

Mais, arrêtons là cette énumération des tableaux et dessins de nos soldats. Ceci n'est point un catalogue. Et d'ailleurs ce que je pourrais vous en dire ne saurait rendre que d'une manière imparfaite le charme qui s'en dégage. Il faut les voir, et tous ceux qui pourront faire ce pèlerinage des Tuilleries les verront. Passons maintenant aux bibelots et objets de toutes sortes. C'est là surtout que l'imagination de nos Poilus, leur ingéniosité, leur verve, leur faconde se sont donné libre cours.

D'abord les bijoux. Je vous ai déjà, la semaine dernière, dit quelques mots des bagues. Leur nombre est considérable et aussi leur variété.

J'ai noté une vingtaine d'anneaux d'aluminium ou de cuivre dans lesquels étaient encaissés des débris de vitraux de la cathédrale de Reims. Dans un dessin charmant, trèfle à quatre feuilles ou damier, ou Croix de Lorraine, des verroteries blanches et bleues et rouges, tragiques et vénérables, fixent les trois couleurs. Ces bijoux constituent à la fois un souvenir et un symbole. On se les disputera certainement. Celui-ci, dans le chaton, a encaissé le bouton d'un uniforme de la garde impériale. Cet autre a ciselé, entourant un cœur, deux fines têtes de femme. Ici c'est un casque à pointe traversé par un poignard ; là c'est « notre Joffre » encadré de lauriers, auquel la vénération d'un poilu a dressé là comme un minuscule autel. Et puis une photographie de femme qu'un artiste amoureux a fixée dans le métal de la bague.

Dans les bibelots proprement dits, il y a les genres les plus divers. Ceux qui ont le plus impressionné le public semblent être les instruments de musique, car on les fait vivre devant eux. Il y a bien une trentaine d'objets de cette sorte ! Et dès que le doigt y touche ou que l'archet y glisse, tout cela vit et s'anime. Chaque jour, vers trois heures et demie, l'orchestre donne aux visiteurs cet émouvant régale.



LE GÉNÉRAL KLÉBER, PAR DUTERTRE

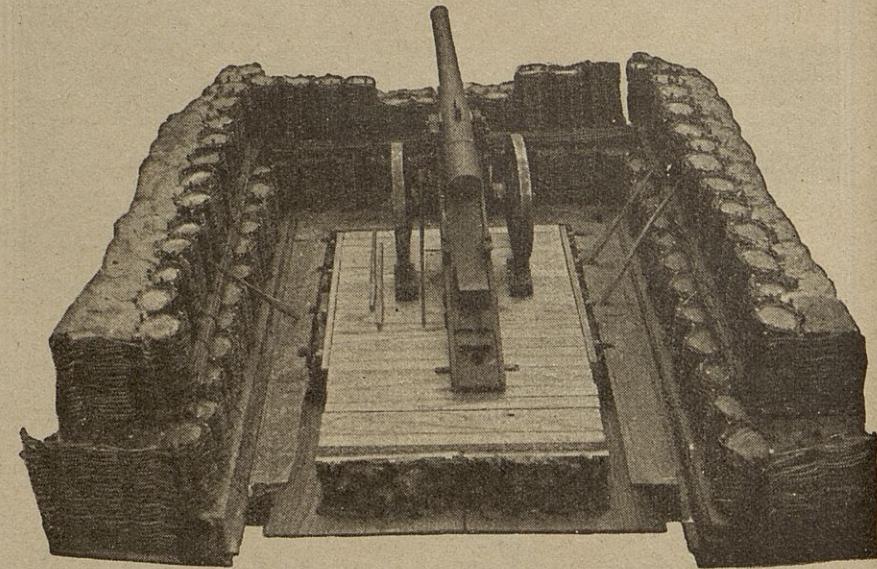
C'est une musique très douce, très mélodieuse qui s'en échappe, de ces instruments glorieux faits parfois de débris que les outils de mort et de ravage ont brisé, saccagé, tel ce violoncelle bâti avec les restes des meubles d'une maison en ruines de Beaumont-en-Woëvre. C'est comme un chant d'église, comme une hymne pieuse qu'ils exhalent, une hymne à la gloire de nos Défenseurs, à la Victoire prochaine, dont patiemment, pierre à pierre, ils édifient le monument !...

Puis, glanant au hasard des rencontres et les décrivant au caprice de la plume, nous trouvons les objets les plus variés.

Un nécessaire de bureau tout en os... Des bustes de plâtre représentant

des types d'Allemands grotesques. L'auteur n'eut que l'embarras du choix !... Le kronprinz en effigie, taillé, dit le catalogue « dans la craie de la Marne ». Gavroche soulignerait que c'est nos Poilus qui lui ont, de même tissu, taillé une fameuse veste !...

Dans cette vitrine, ce sont d'autres caricatures allemandes exécutées en plâtre. Un clou fut l'outil du sculpteur, qui charma ainsi ses loisirs, au camp de concentration de Königsbrück, en Saxe. De cette résidence morose et lointaine,



BATTERIE D'UNE PIÈCE DE 155 LONG, RÉDUITE AU DIXIÈME

taine, ses œuvres sont revenues. Souhaitons que l'auteur, lui aussi, ait pu prendre le même chemin.

Côté des fumeurs, voici des pipes et encore des pipes, dans du bois fouillé par un couteau ingénieux ; elles sont artistiques parfois, drôles toujours. Un poilu narquois fume ainsi du caporal dans la tête de Guillaume qui, assez piteusement, s'est vu passer une chaîne dans le nez !

Un sort d'ailleurs fort triste l'attend, Guillaume. Car le voici en cage, taillé, ainsi que toute sa famille, en des marrons sculptés. L'auteur a fait une annonce : « Il est dangereux de toucher à cet objet. » Et puis plus loin encore, cette autre : « Défense formelle de donner à manger à ces animaux. » Des vestiges de macaroni, de haricots et de pain prouvent qu'ils n'ont pas faim.

L'artiste, conscientieux jusqu'au bout, nous décrit les hôtes de sa ménagerie. « Wilhelmboches et sa progéniture. — Austro-Mochis seniles. — Ferdinandocrus Bulgaris. — Turcokaquette bosphorus. »

Ce naturaliste improvisé a fixé là, pour l'édification des générations futures, les origines de races bientôt appelées à disparaître. Honneur à ce descendant de Buffon !

...En vérité, ils sont d'une ironie étourdissante, nos Poilus. Et ces qualités si françaises, ils les ont mises en lumière.

Voilà maintenant un autre genre, l'art des grands peintres militaires de France. Là c'étaient les œuvres de ses soldats. Voici maintenant celles de ses maîtres.

Je laisse à d'autres, plus qualifiés en la matière, le soin de juger des qualités de tel ou tel tableau, cent fois exposé déjà, et cent fois admiré, tous empruntent à l'époque que nous vivons un caractère émouvant d'allégorie. Les salles du rez-de-chaussée groupent les toiles par époque. Dans l'une figurent celles consacrées à 1870-1871, date tragique que nos soldats, tout en gardant le sourire qu'ils nous montrent ici, sont en train d'effacer. Dans l'autre sont surtout des toiles traitant des guerres et des personnages du premier ou du second Empire.

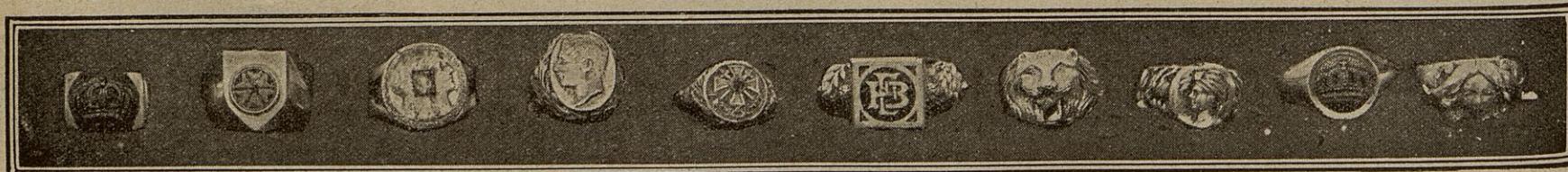
La première est encadrée à chaque extrémité, par deux tableaux pleins de vie qui semblent écrits pour la guerre actuelle : *Halte !* par Roll, et *la Horde*, par Guillonet ; ici un cuirassier, de son épée rougie de sang, arrête un uhlans blanc, l'envahisseur ; et là c'est l'invasion des barbares, et devant eux la fuite des populations inoffensives et éperdues.

Des allégories, l'esprit en trouve partout. La *Défaite des Cimbres...* j'allais écrire la *Victoire de la Marne !...* Le *Renseignement...*, *Prisonniers...*, *Au Drapeau !...* *L'Assaut !...* Le *1^{er} zouaves...* Le *Génie dans les tranchées...*, *Frères unis dans la mort...* Je vous le dis, c'est l'histoire de l'épopée de 1914-1915 que le talent de Detaille, de Neuville, de Flameng, de Bertrand, de Régamey et de leurs émules a tracée là !...

Dans les autres salles figurent beaucoup d'œuvres consacrées à Napoléon : *Le Passage du Rhin*, *le Mont Thabor*, *Aboukir*, *Marengo*, *Austerlitz*, et puis *Posen*, *Magdebourg*, *Stettin*, *Thorn*, *Leipzig*, digne écrin de la couronne que notre armée est en train de forger, et dont les premiers fleurons, en attendant ceux qu'on prépare, s'appellent la Marne, la Champagne et l'Artois. C'est toute une tranche de notre histoire, et l'une des plus belles qui figure là en couleurs ; quand elle est écrite par des Meissonier, des Le Jeune, des Vernet, des Isabey, des Regnault, des Géricault, des Decamps, des Delacroix, des Raffet ; quand elle est lue par des contemporains de la trilogie formidable, par ceux qui vivent les trois années sublimes qui s'écoulent aujourd'hui à l'horloge du temps, et dont le monde sortira bouleversé, il s'en dégage une vie et une émotion d'une intensité incomparable !...

... Voilà l'atmosphère qui règne dans ces salles toutes remplies des soldats de France, de leurs œuvres et de leurs images. On sort de là l'âme plus légère, le cœur plus heureux, plus confiant...

MORTIMER-MÉGRET.



LES BAGUES QUI FIGURENT A NOTRE EXPOSITION FORMENT UN^e COLLECTION MERVEILLEUSE ; EN VOICI QUELQUES SPÉCIMENS

TRAVAUX DE SOLDATS



En haut la « Ménagerie boche », un des « clous » de notre exposition, puis une frégate avec tous ses agrès dans une bouteille. Au milieu une Victoire terrassant l'aigle prussien. En bas un jeu d'échecs dont les pièces sont des personnages d'actualité, puis un tour actionné par un petit moteur à vapeur ; et, entre ces pièces principales des coupe-papier faits avec des ceintures d'obus, des pipes en bois, un flambeau ; des culots d'obus transformés presse-papier, des statuettes caricaturales.

TABLEAUX DE GLOIRE



LA BATTERIE EN DANGER
PAR ALPHONSE DE NEUVILLE



LE COMBAT DE LA MALMAISON PAR E. BERNE-BELLECOUR



UNIS DANS LA MORT
PAR ALPHONSE DE NEUVILLE



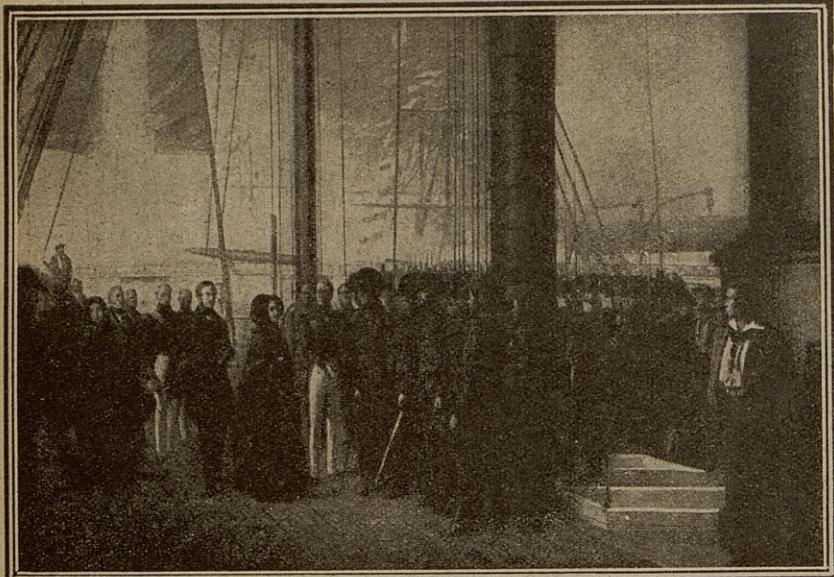
PILLAGE D'UNE FERME EN ALSACE
PAR BENJAMIN ULLMANN

TRAVAUX DE SOLDATS



En haut, « Retour de la chasse », silhouettes découpées et peintes ; lampe et miroir faits avec des culots d'obus ; un casque d'officier allemand, en cuivre ; au milieu, la maquette du cuirassé « Jean-Bart » en bois ; des vases faits avec des douilles d'obus ; puis des stylets, une enclume-encrier, un sabot de cheval formant encrier, un vide-poche fait avec des balles ; une fusée d'obus, un buste de femme. En bas, un coffre fait avec des balles, une cartouche de 75 formant canon et transformée en lampe-pigeon.

TABLEAUX DE GLOIRE



Entrevue du roi Louis-Philippe et de la reine Victoria à bord du « Victoria-and-Albert » (2 septembre 1843)

PAR BIART



La reine Victoria reçue à bord du « Gomer » (15 octobre 1844)

PAR BIART



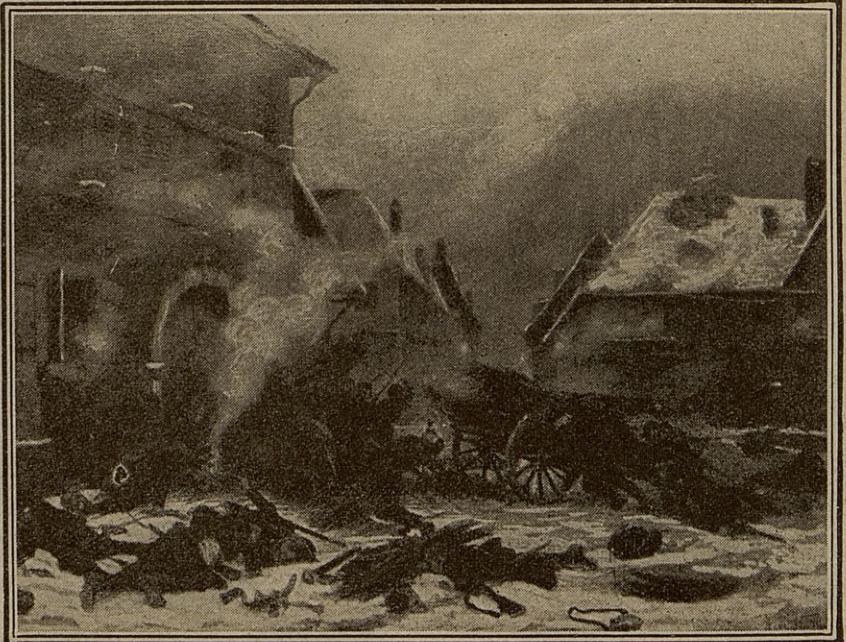
Attaque d'un convoi près de Salinas en Biscaye (25 mai 1812)

PAR LE GÉNÉRAL LE JEUNE



Débarquement du roi Louis-Philippe à Portsmouth (8 octobre 1844)

PAR E. ISABEY



Villersexel (1870)

PAR ALPHONSE DE NEUVILLE

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

CHAPITRE DEUXIÈME

LE COLONEL SMITH

(Suite)

— Je vous invite à déjeuner, proposa-t-il.
— All right! répondit sir Arthur dont cette promenade avait aiguisé l'appétit.

— Je connais un endroit où nous serons fort bien, dit le colonel mystérieusement. Personne autour de nous... Nous pourrons causer. Dame, on doit se méfier des espions... Ils rôdent partout.

Cet endroit était un pavillon-restaurant des Champs-Elysées, lieu de fête naguère, muet à présent et presque triste avec son balcon doré dont on n'avait plus renouvelé les fleurs trop somptueuses. Quelques personnes, cependant, déjeunaient au rez-de-chaussée, mais tout le premier étage semblait désert.

— La petite salle, demanda en français le colonel Smith au garçon à cheveux gris qui s'avançait.

Ce fut lui qui commanda le déjeuner. Au bout de dix minutes, la glace était rompue. Le colonel mangeait bien, buvait mieux encore et invitait son hôte à limiter...

Comme on apportait les liqueurs, le colonel s'avança vers la porte, en battant, livrait passage au courant d'air. Il se leva, la ferma, puis d'un geste machinal, poussa le verrou... Sir Arthur l'observait, plongé dans le nuage blond de sa cigarette. Soudain l'homme se retourna. L'expression de son visage avait changé... Il parut hésiter, fit quelques pas et, comme il passait derrière le major, d'un geste vif, il lui appliqua sur la bouche quelque chose de blanc...

Sir Arthur fit un bond. Il avait reconnu l'odeur nauséuse du chloroforme. Le major, malgré son âge, était encore assez vigoureux. Il empoigna l'homme à bras-le-corps et tous deux s'étreignirent avec fureur... La lutte fut courte... L'adversaire de sir Arthur avait rudement touché des épaules.

— Soit... Je suis pris... Je me rends... râla l'homme.

— Qui es-tu? hurla sir Arthur dont l'étreinte s'était desserrée.

— C'est la police qui m'interrogera.

— Espion?

— Peut-être.

— Ah! gredin! fit le major qui leva le poing.

— Ne me frappe pas... Ce n'est pas d'un gentleman... Voyons, Watson, tu ne me reconnais pas.

Sir Arthur passa la main sur son front... Il connaissait cet homme, en effet... Il avait déjà vu ces yeux clignotants, cette longue face blême... Et, soudain, il poussa un cri :

— Nagel!... Ah! tu savais... tu voulais...

— Peut-être, dit l'Allemand, avec un rire étrange.

A ce moment des pas résonnèrent dans l'escalier. Evidemment on était accouru au bruit de la lutte... Mais, prompt comme l'éclair, l'ex-colonel Smith avait porté la main à sa poche. Il en tira un petit objet court et brillant qu'il appliqua sur son oreille. Aussitôt une détonation retentit. L'homme foudroyé s'était abattu sur le parquet.

CHAPITRE TROISIÈME

EN FAMILLE

L'affaire Nagel, en d'autres temps, eût passionné l'opinion publique, mais des événements plus graves détournèrent son attention. Ce fut à peine si les journaux, en quelques lignes, relatèrent le drame des Champs-Elysées. Encore la censure intervint-elle pour supprimer certains détails. On disait en substance :

« Hier, vers deux heures, un inconnu s'est tué d'un coup de revolver au restaurant X... Cet homme qui portait illégalement un uniforme d'officier anglais sembla être âgé d'une soixantaine d'années. Quelques papiers ont été trouvés sur lui... »

Suivaient quatre lignes de blanc car l'énumération des papiers Nagel était interdite. Depuis, des

mois ont passé, tous les voiles de cette ténébreuse affaire ont été soulevés et les mêmes raisons de silence n'existent plus. Dénombrons donc les papiers Nagel.

Son portefeuille renfermait, outre un millier de francs en billets français et en banknotes, trois lettres adressées au colonel Smith, lettres insignifiantes, d'ailleurs, et qui, dans l'esprit de celui qui les portait, eût garanti, pour des observateurs superficiels, la personnalité d'emprunt qu'il s'était choisie. Mais le commissaire qui était venu procéder aux constatations découvrit, en palpant les vêtements du mort, d'autres papiers dissimulés dans la doublure. Ceux-ci étaient infiniment plus intéressants. Une petite feuille pliée en quatre et revêtue d'une fine écriture était signée « Monterey » et fixait un rendez-vous à Bloemfontein.

Or, ce Monterey, connu de l'autorité britannique, était un agitateur transvaalien qui avait eu déjà maille à partir avec la justice. A la même place on trouva quatre ou cinq rectangles de papier blanc qui semblaient détachés d'un carnet à souche. Ils étaient à peu près de la dimension d'une carte à jouer et portaient à droite, en guise d'initiales, un vautour à col chauve écrasant un tonnerre en zig-zag et dont la tête était surmontée d'une couronne de prince. L'un de ces feuillets — le plus significatif des documents — portait, au-dessous du vautour chauve, les mots suivants écrits en allemand :

« Par mon ordre. — Arthur passera trois jours à Paris. Avisez. Ludwig. »

Cette formule de dépêche avait été placée dans l'une de ces enveloppes dites « commerciales » dont on avait soigneusement déchiré l'entête. Une fin de mot, cependant, restait apparente : « Schaft », évidemment, la dernière syllabe de « Gesellschaft ».

Ce qui ne parut pas moins étrange, ce fut la mauvaise grâce avec laquelle sir Arthur — la victime désignée — répondit au magistrat qui l'interrogeait. Sur Nagel, il savait peu de choses. Cet homme, à Kimberley, se donnait comme ex-professeur au collège de Spandau, mais on n'en croyait rien et on le tenait généralement pour faible d'esprit. Vainement questionna-t-on le major sur les motifs qui auraient pu pousser Nagel à le déposséder. Sir Arthur, là-dessus, garda le silence. Il eut même un peu de flottement autour de l'enquête. Le coup de revolver, insinua-t-on, avait été tiré dans un moment où les deux hommes se trouvaient seuls en présence dans la petite salle. Mais le doute sur le suicide ne put subsister. Les médecins légistes appelés de nouveau motivèrent fortement leurs conclusions. D'autre part, la personnalité du major était absolument inattaquable. Il s'agissait là, sans doute, d'une affaire d'espionnage dont tous les fils restaient mystérieux. On crut généralement que sir Arthur, porteur de documents militaires, restait muet par devoir professionnel, et la justice se montra discrète.

Pour le major, cet épisode, sans éclaircir l'affaire, lui apportait, du moins, quelques précisions. Il savait maintenant que Nagel avait surpris sa conversation avec Mathias Birk. C'était Nagel qui avait servi d'indicateur : c'était encore Nagel qui était intervenu au moment critique. Rosencranz, le négociant en plumes d'autruche n'était qu'un complice. Complice aussi, l'inconnu qui avait dérobé la valise à la gare de Lyon. S'agissait-il simplement d'une bande d'ajugens dont Nagel était le chef ou bien ne fallait-il pas chercher ailleurs et plus haut la tête qui avait ourdi cette machination ? Dans toute la région, l'activité des maisons allemandes était prodigieuse. Birk, dont l'instinct de prospecteur était réputé, avait reçu maintes fois des propositions. Qui sait si, au lendemain d'échecs successifs, une firme boche, répudiant les moyens légaux, n'avait pas donné à ses agents des instructions un peu « vigoureuses » ? La ténacité germanique à toutes les audaces.

Ce qui était certain pour sir Arthur, c'est qu'il était « filé » depuis son départ de Kimberley, que tous ses chemins étaient semés d'embûches, qu'une surveillance perpétuelle tissait autour de lui un réseau serré. De fait, son tempérament combattif s'accommodait assez bien de cette situation. En temps normal même il eût joué sans trop de déplaisir le rôle de détective et rendu coup pour coup à ses adversaires. Mais de plus nobles devoirs le réclamaient et il avait l'impression d'engager une partie où il n'était pas en mesure de donner sa force.

La veille de son départ pour le Havre, on lui remit une lettre. Il retourna entre ses doigts, ne se décidant pas à l'ouvrir, cette fine enveloppe à liséré noir qui exhalait un parfum de violette. Sur l'enveloppe il avait reconnu l'écriture de Maud... Pourtant ces jambages aigus, trop appliqués, lui semblaient, au premier abord, d'une autre main que celle de sa fille...

Brusquement, il brisa le cachet, courut à la signature. C'était bien Maud qui écrivait. Mais, dès qu'il eut déchiffré les premières lignes, ses yeux se voilèrent, son cœur battit douloureusement. Les inquiétudes de la jeune fille étaient justifiées. Maud annonçait la mort de sa mère. Mistress Watson s'était éteinte à Interlaken, huit jours avant la déclaration de guerre. Maud l'avait fait enterrer là-bas et, après

un adieu suprême à sa tombe, était rentrée en Angleterre. Elle vantait le dévouement de la vieille bonne Minnie qui, heureusement, voyageait avec elles et leur avait été d'un grand secours en ces tristes heures. Sa première intention avait été de solliciter une place d'infirmière à l'hôpital de sa petite ville, mais son père l'ayant informé de sa venue en France, elle n'avait pu résister au désir d'accourir vers lui. Elle l'attendait au Havre. Puisque le major devait y résider un mois ou deux, elle lui demandait la permission de ne plus le quitter. De cette façon, tous deux seraient moins seuls et ils pourraient parler de la disparue.

« Chère, chère enfant ! » songeait le major.

Une sourde émotion l'étreignait. Peut-être, à son insu, avait-il toujours regretté le « home » familial. La brutalité de cette nouvelle le désespérait.

— Samy ! appela-t-il.

— Qu'a-t-il, moucié ? interrogea le noir subitement apparu à la voix de son maître.

— Samy, je suis veuf.

— Moucié avait donc une femme ? balbutia le domestique azuri.

— Comment !... Ne te l'avais-je pas dit ? Oui, Samy, j'avais une femme, une bonne femme. Elle est morte.

— Ah ! fit le noir qui devint rêveur.

— Oui, Samy... mais il me reste une fille, une



fille que je n'ai jamais vue et que je vais voir... Tu aimeras cette fille, Samy... tu la serviras... Est-ce compris ?

— Oui, moucié.

— Et tu l'aimeras, tu la serviras aussi bien que moi-même.

— Ça, jamais, moucié, dit froidement le « boushman ».

Sir Arthur serra les poings :

— Comment ? brute... Explique-toi.

Samy joua des prunelles. On ne vit plus que le blanc de ses yeux.

— Miss Watson est une femme, moucié.

Le major s'emporta :

— Mais une femme blanche, triple idiot... Elle vaut dix mille de tes moricaudes.

— Femme blanche, femme noire, toujours femme, riposta Samy dont la lippe exprimait un parfait dédain.

Sir Arthur devint écarlate ; la colère gonflait les veines de son front, mais il se contint et ce fut d'une voix neutre qu'il commanda :

— C'est bien... Ne discute pas... Apprête les bagages.

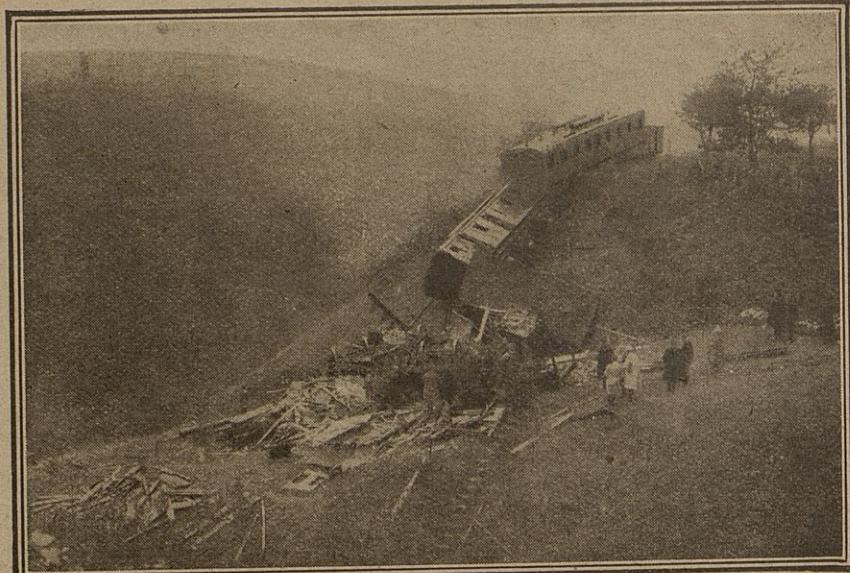
Tandis qu'auprès de lui le « boushman », redevenu muet, pliait les habits qu'il empilait ensuite dans la malle, sir Arthur enfonce dans un fauteuil relisait attentivement la lettre de Maud.

(A suivre.)

DEUX CATASTROPHES



C'est là que s'élevait une fabrique de grenades, 174, rue de Tolbiac, à Paris ; le 20 octobre une explosion la détruisait faisant une centaine de victimes.



Le 19 octobre, à Saint-Priest, près de Roanne, six wagons d'un train de soldats convalescents ou en congé tombèrent dans un ravin ; il y eut 17 morts et 50 blessés.

SUR LE FRONT RUSSE

Les nouvelles venues de Russie ont été excellentes ; sur tout le front nos alliés ont remporté des succès ; l'offensive austro-allemande semble enrayer même sur la Duna où se portait le gros effort du maréchal Hindenburg.

L'objectif des armées du maréchal est, sans nul doute, non de traverser la Duna pour s'engager au delà vers Pétrograd à la vaine poursuite des armées russes, mais de prendre le cours de cette rivière pour y établir une solide ligne de défense à l'abri de laquelle on pourrait passer l'hiver ; mais les Russes s'obstinent à déjouer cette combinaison ; ils occupent la rive gauche de la Duna et ne veulent point la lâcher ; ils poussent même l'audace jusqu'à attaquer les forces allemandes et à les rejeter un peu plus loin du fleuve.

Le 15 octobre, le général Roussky prit hardiment l'offensive, et après une efficace préparation d'artillerie, il parvint à enfoncer le front allemand sur une largeur de plusieurs verstes au nord de Wesdovo, sur la ligne de Dvinsk à Vilna. Les Allemands perdirent de nombreux prisonniers et un important matériel de guerre ; ils essayèrent de contre-attaquer, mais sans résultat.

Deux jours plus tard, les Russes renouvelaient ce succès ; les Allemands avaient attaqué dans la région de Chachkovo, au nord du lac de Sventen ; nos alliés les prirent de flanc et purent les tourner ; une partie des assaillants fut capturée ; le reste fut mis en fuite laissant le champ de bataille couvert de morts. Au village d'Oustie, les Russes enfonçaient également le front ennemi ; ils s'emparaient aussi de la ferme de Gateni, à une vingtaine de kilomètres de Dvinsk, ce qui leur donnait un puissant point d'appui pour leurs opérations ultérieures.

Dans la région des lacs, au sud-ouest de Dvinsk, la pression de nos alliés s'accroissait tous les jours et les Allemands étaient délogés, avec des pertes énormes, de leurs positions au nord du village de Nourviatzy.

Ses efforts devant Dvinsk devenant de plus en plus infructueux, le maréchal Hindenburg voulut porter un coup vers Riga ; le 17, à la suite d'une intense préparation d'artillerie, il attaqua et enlevait la gare de Garrosen, au sud de Riga ; une contre-attaque vigoureuse la rendait aux Russes. Mais dans la région Gross-Eckau les Allemands parvenaient à refouler nos alliés vers la rivière Jasseb. Le 18, les éléments ennemis traversaient la rivière Aa, en aval de Mitau ; le soir du même jour ils étaient rejetés de l'autre côté de la rivière.

Au sud des armées du général Roussky, le groupe commandé par le général Evert remportait, le 20 octobre, un magnifique succès, au sud-est de Baranovitchi, sur les troupes du prince Léopold de Bavière qui a remplacé dans ce secteur le maréchal Mackensen ; nos alliés enlevaient les positions alle-

mandes, faisant prisonniers 85 officiers et 3.552 soldats ; ils prenaient en outre dix mitrailleuses et un canon.

Le troisième groupe des armées russes, qui est sous la direction du général Ivanoff, continuait la série de ses victoires sur le Styrl, en Galicie. Le 17 octobre, nos alliés emportaient le village de Soviechtchitz, au sud du Pripet, et faisaient prisonniers 13 officiers et 500 soldats ; en même temps leur cavalerie chargeait l'ennemi, ramassant plus de 30 officiers et de 1.000 soldats. Deux jours après, l'armée russe enfonçait les secondes lignes allemandes près de Czartorysk, sur le Styrl, et l'armée de von Linsingen était rejetée à plusieurs kilomètres de là, laissant aux mains de nos alliés plus de 3.000 prisonniers dont un colonel et un grand nombre d'officiers, une dizaine de canons, une quantité de mitrailleuses et un riche butin de guerre.

On a aussi annoncé que les Russes avançaient en Bukovine et qu'ils avaient obligé les Autrichiens à évacuer Czernowitz ; mais la nouvelle n'a pas été officiellement confirmée.

L'ATTACHE CONTRE LA SERBIE

Successivement l'Angleterre, la France et l'Italie ont déclaré la guerre à la Bulgarie ; le tsar a lancé un manifeste condamnant la traîtrise et l'ingratitudé d'un peuple que la Russie a fait libre au prix de son sang.

Attaquée au nord par les Autrichiens et les Allemands, à l'est par les Bulgares, la Serbie fait front vaillamment à tous ses ennemis. Après la prise de Belgrade et de Semendria, les armées austro-allemandes ont voulu pousser de l'avant ; mais elles se sont heurtées à la magnifique résistance des Serbes qui leur ont fait subir des pertes énormes.

De leur côté les Bulgares étaient entrés en Serbie, dirigeant leurs attaques vers les points de la voie ferrée de Salonique les plus rapprochés de leur frontière, c'est-à-dire aux bords du Vardar. Des combats acharnés se sont livrés dans la région de Kotchana, à Valandovo et à Vrania ; les Bulgares n'ont pu occuper que Kotchana. A Vrania, ils ont endommagé la ligne du chemin de fer ; mais les Serbes ont repris la ville.

Au sud-est, après avoir occupé Istip, dont il ne restait que des ruines, les Serbes ayant détruit leur ville, les Bulgares ont marché sur Velès ; la population s'est révoltée ; à Jamboli, le préfet a été tué ; à Djoumaïa, une mutinerie a été réprimée.

L'entrée des troupes turques en Bulgarie a suscité des désordres ; c'est ainsi qu'à Staro-Zagora la population s'est révoltée ; à Jamboli, le préfet a été tué ; à Djoumaïa, une mutinerie a été réprimée.

Les contingents alliés continuent à débarquer à Salonique et on a annoncé que des régiments français et anglais auraient déjà combattu à côté des Serbes contre les Bulgares.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 53, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru dans le haut de la page 13 de ce fascicule et intitulé : "Une Forêt sur le front".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Notre Exposition de « L'ART A LA GUERRE »

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir de faire savoir à nos abonnés que sur demande adressée à l'Administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, nous mettrons à leur disposition deux Cartes d'entrée gratuites, valables pour une visite à l'Exposition de L'ART A LA GUERRE

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



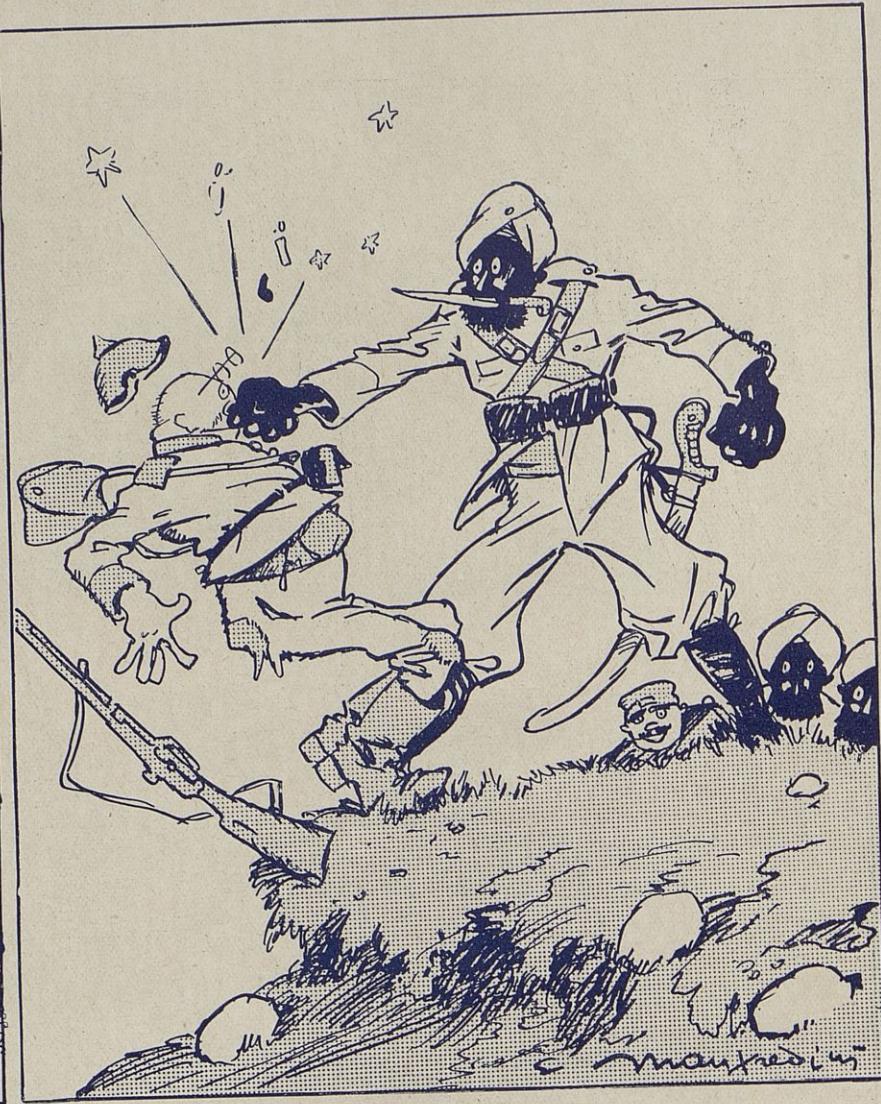
LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



LA MANILLE

En v'là un vitrier !! Pas seulement fichu de couper le carreau !!



EN PATROUILLE

Bravo!!... Un vrai marron d'Inde!!!...



VINGT SOUS DANS L'ÉGOUT

— C'est grave, m'sieu... Parait que c'est une balle perdue !!!

(Croquis de l'arrière)